

REVUE
HISTORIQUE
DES
ARMÉES

Revue historique des armées

250 | 2008
France-Italie

Les relations entre les armées italienne et française pendant la Grande Guerre

Filippo Cappellano

Traducteur : Adam Molho



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rha/182>

ISBN : 978-2-8218-0512-5

ISSN : 1965-0779

Éditeur

Service historique de la Défense

Édition imprimée

Date de publication : 15 mars 2008

Pagination : 53-65

ISSN : 0035-3299

Référence électronique

Filippo Cappellano, « Les relations entre les armées italienne et française pendant la Grande Guerre », *Revue historique des armées* [En ligne], 250 | 2008, mis en ligne le 06 juin 2008, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rha/182>

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

© Revue historique des armées

Les relations entre les armées italienne et française pendant la Grande Guerre

Filippo Cappellano

Traduction : Adam Molho

Préambule

- 1 Nous présentons, dans un premier temps, un cadre synthétique sur la présence italienne en France pendant le conflit : services de renseignement et organes de liaison, commandement et troupes. Dans un second temps, une série de jugements sur l'armée française pendant la guerre, extraits de la documentation officielle et des mémoires des officiers italiens présents en France pendant le conflit. Et, dans un troisième temps, un constat mettant en exergue des témoignages qui attestent d'une grande admiration pour l'armée française mais aussi d'un refus de la tendance française à assumer la direction de la guerre italienne.

Les activités du service de renseignement

- 2 Le bureau de l'état-major italien chargé d'étudier la machine de guerre française, l'*Ufficio Scacchiere Occidentale* (le bureau de l'échiquier occidental), créé en octobre 1882 – originellement dénommé *Ufficio n. 2* (Bureau n° 2) – s'occupait de la préparation de la guerre, offensive et défensive, contre la France et ses territoires d'outre-mer, la Belgique et la Grande-Bretagne, auxquels s'ajoutèrent rapidement les Pays-Bas, la Suisse et les États-Unis. On y recueillait et analysait les éléments suivants : journaux nationaux et étrangers et essais militaires, géographiques, politiques et statistiques ; cartes géographiques et topographiques ; reconnaissance du terrain en deçà et au-delà des frontières ; renseignements secrets ; rapports du personnel en service dans les ambassades, délégations et consulats à l'étranger. En 1889, le 2^e bureau était divisé en

quatre sections, dont les trois premières étaient préposées aux études de terrain à la frontière française, à la fortification des frontières, aux forces mobiles de l'armée française déployées dans les colonies. Le bureau de l'échiquier travaillait en liaison avec le bureau de renseignement pour la planification de la reconnaissance d'outre-frontière, la gestion des informateurs et les interrogatoires des déserteurs.

- 3 Après la déclaration de neutralité de l'été 1914, il devint rapidement évident que le royaume d'Italie n'entrerait pas en guerre contre la France aux côtés des Empires centraux. Mais suite à son entrée en guerre en mai 1915, le personnel du bureau militaire de l'ambassade italienne à Paris fut progressivement renforcé. Le 24 mai 1915, l'attaché militaire, le colonel Giovanni Breganze fut nommé chef de la mission militaire italienne en France et placé sous l'autorité de l'ambassadeur italien à Paris. Il fut rejoint par le lieutenant-colonel Nicola Brancaccio, dont la mission était d'établir la liaison entre le bureau de renseignement italien et les services correspondants des armées alliées. Au début juin 1915, Breganze commandait également la mission italienne de liaison avec le Grand Quartier général de Chantilly, bientôt rebaptisée section italienne. En juillet 1915 fut créée la commission franco-italienne, à vocation consultative, pour améliorer la fourniture en armement entre les deux pays. En novembre 1915, la mission militaire italienne en France était organisée comme suit : le secrétariat de l'attaché militaire, la section munitions et matériel de guerre, la section aviation, la section italienne du bureau interallié.
- 4 Entre 1916 et 1918, les bureaux militaires italiens en France s'étoffèrent et les dépendances, multipliées, avec l'apparition de nouveaux ministères et associations privées dites industrielles¹. Avec les dispositions de janvier 1916 et août 1917, le *Commando supremo*² réorganisa les divers organismes de liaison franco-italiens qui s'étaient constitués chaotiquement, avec un manque de coordination réciproque. La mission militaire italienne en France eut dès lors pour tâche d'entretenir les relations entre les états-majors alliés, les ministères de la Guerre et de l'Armement et les diverses autorités des deux pays qui s'occupaient de la guerre. De plus, elle devait créer et suivre les opérations sur le front occidental en fournissant des informations utiles au *Commando supremo* italien, au recueil des renseignements, au contre-espionnage, à la censure, etc., ainsi qu'au traitement des questions relatives aux munitions, à l'approvisionnement et à l'échange de matériel. En 1917, la mission comprenait : l'attaché militaire chef de mission (le colonel Breganze), le secrétariat, la section auprès du Grand Quartier général français, la section renseignement auprès du bureau interallié, la section munitions et matériel de guerre, la section aviation, la section transport, la section des réclamations d'exonérations temporaires, la section main-d'œuvre.
- 5 Le service de renseignement italien en France se développa autour de deux pôles d'activités : l'un proprement militaire, informatif et d'intérêt exclusivement national, conduit essentiellement en zone de guerre et dirigé par le centre de renseignement ; l'autre jouant un rôle de liaison avec les autres services de renseignement de l'Entente, confié à une section spéciale détachée. À la mi-septembre 1915, à Paris, lors d'une réunion entre les chefs des services de renseignement alliés, il fut décidé la constitution d'un bureau interallié de l'état-major de l'armée, qui serait partie intégrante du 2^e bureau français. La section italienne auprès du bureau interallié était un organisme extrêmement réduit, composé d'un officier, de six sous-officiers et soldats. Elle dépendait du lieutenant-colonel Brancaccio, également responsable du centre de renseignement³.

- 6 Le bureau interallié s'occupait du contrôle postal et télégraphique, du contrôle des passeports, du contrôle de la presse et de la propagande, du contrôle photographique et du blocus économique, de la réglementation de la publicité dans les journaux, de la censure de la presse, de la police de la navigation, de la surveillance des frontières, de la propagande interalliée, de l'échange des otages et des déserteurs, de l'équivalence du service militaire, de la compilation et diffusion des listes de suspects, ainsi que de l'unification des services de renseignement des pays neutres. À partir de mai 1916, la section italienne ne participa plus aux réunions du bureau interallié en raison de divergences quant aux grandes lignes de l'organisation et de scissions internes irrémédiables entre les divers représentants. Les rapports toujours plus tendus entre Italiens et Français, conduisirent, en novembre de cette même année, au retrait de la section des locaux du ministère français de la Guerre, puis à l'interruption quasi totale des relations avec l'état-major de l'armée française. En revanche, les rapports du service de renseignement italien avec la presse, la Maison de la Presse et les organes attachés à la censure française ne furent pas interrompus pour autant. Au cours de l'année 1916, au sien de la section italienne du bureau interallié, le détachement économique se développa considérablement et établit des liens directs avec les ministères de l'Intérieur, des Finances, du Trésor et du Commerce italiens et français.
- 7 Le colonel Breganze étant totalement pris par sa tâche d'officier de liaison auprès du GQG français, le lieutenant-colonel Brancaccio fut nommé attaché militaire adjoint et responsable de la mission militaire italienne en France ⁴. Par la suite, afin d'alléger le travail du service de renseignement, devenu trop lourd à gérer, le détachement économique de la section fut transféré à Rome, tandis que Breganze reprenait à Paris la direction de la mission militaire. Ce ne fut qu'à partir de novembre 1917 que les relations entre les services de renseignements français et italiens reprirent plus assidûment, y compris dans le domaine judiciaire. Une nouvelle estime réciproque allait favoriser la réintégration de la section italienne au 2^e bureau.

L'attaché militaire et la représentation auprès des autres commandements interalliés

- 8 Le lieutenant-colonel, puis colonel, Giovanni Breganze ⁵ fut attaché militaire à Paris entre 1914 et 1917 avant d'être remplacé par le colonel Papa di Costigliole puis le colonel Brancaccio en octobre 1918. Breganze participa directement aux pourparlers qui aboutirent à la Convention entre l'Italie et l'Entente, signée à Paris le 9 mai 1915, et où fut décidé l'échange de missions de liaison auprès des GQG alliés ⁶. Après une première prise de contact avec les plus hauts responsables militaires et diplomatiques alliés, Breganze avait pressenti la volonté d'une hégémonie française dans la conduite de la guerre. L'attaché militaire jouait un rôle de liaison fondamental, en particulier entre le *Commando supremo* italien et l'organisation militaire française. Cette dernière devint très vite, d'ailleurs, le modèle de référence de l'armée italienne, le resta pendant toute la durée de la guerre et même au-delà. L'armée française venait par conséquent se substituer à l'armée allemande, pas seulement en tant que parangon et objet d'émulation, mais aussi en tant que modèle à suivre dans de nombreux secteurs, en particulier en matière d'organisation, de tactique, de système d'armement et d'équipements. L'influence française se fit particulièrement sentir dans la réglementation tactique mise en œuvre par le *Commando supremo* entre 1915 et 1918. Les armements italiens, introduits pendant

la guerre, s'inspirèrent des dotations françaises, et furent issus, dans de nombreux cas, de reproductions sous licence. Cela fut surtout le cas dans le domaine de l'aviation, puisque tous les avions de chasse, et quelques avions de reconnaissance, étaient dérivés de modèles français. Mais c'était également vrai pour les bombes, les équipements individuels de protection, les instruments de communication, les mitrailleuses, le matériel pour la guerre chimique, les chars d'assaut, etc.⁷

- 9 L'appréciation de l'attaché militaire se révéla essentielle pour approfondir la connaissance, non seulement de la machine de guerre, mais aussi de l'orientation de la politique intérieure et extérieure française. Du bulletin du 2^e bureau étaient tirées des informations très utiles sur les empires centraux, de l'Empire allemand en particulier, dont on avait en Italie une connaissance très limitée. À la fin novembre 1914, le lieutenant-colonel Breganze put inspecter personnellement les arrières et les tracés des lignes françaises⁸. Il se plaignit de l'accès limité aux informations sur les combattants, que le GQG français refusait de transmettre⁹. En février 1916, les voyages de formation pour les officiers auprès des commandements opérationnels et logistiques, des unités d'entraînement, des instituts de recherche et des établissements préposés à l'industrie de guerre commencèrent. C'est ainsi que des dizaines d'officiers de l'état-major purent observer de près et entrer en contact direct avec la machine de guerre française¹⁰. Afin d'acquérir une connaissance plus approfondie du système de combat français, des officiers supérieurs italiens furent envoyés en qualité d'observateurs auprès du commandement de l'armée alliée, au moins jusqu'au printemps 1917.
- 10 Avant la constitution du commandement interallié, les hautes instances militaires de l'Entente avaient donné régulièrement des conférences, avec la participation des gouvernements respectifs, dans le but d'assurer une certaine unité de direction pour les opérations militaires sur les différents fronts. La première réunion plénière du commandement militaire de l'Entente, avec la présence de l'Italie, avait eu lieu à Chantilly en juillet 1915. Mais ce ne fut qu'après les conventions de Rapallo et de Peschiera, en novembre 1917, ainsi qu'après l'effondrement de la Russie et de la crise italienne qui suivit Caporetto, que les gouvernements alliés décidèrent de créer un organe de commandement interallié unique situé à Versailles. En avril 1918, lors de la convention de Beauvais, il fut décidé d'attribuer au général Foch le commandement de l'armée franco-britannique sur le front occidental. En mai, lors de la conférence d'Abbeville, on conféra au même général le pouvoir de coordination des secours sur le front italien. La section militaire italienne auprès du Conseil suprême de la Guerre, à Versailles, était composée initialement de neuf représentants sous l'égide du général Gaetano Giardino, remplacé en avril par le général Nicolis di Robilant. La nomination de Foch comme commandant interallié détermina la création, en juin, d'une mission italienne détachée auprès du commandement du maréchal français, et commandée par le colonel Riccardo Calcagno.

Les troupes italiennes en France et françaises en Italie

- 11 La «Légion garibaldienne», composée d'un peu plus de 2 000 volontaires italiens et engagés sur le front français de décembre 1914 à février 1915, avait avant tout une vocation politique et médiatique¹¹. L'envoi en France, au printemps 1918, du II^e corps d'armée italien, sous le commandement du général Alberico Albricci, composé de deux divisions d'infanterie et de détachements de soutien, fut plus important. Il fut engagé dans les secteurs de l'Ardre et de l'Aisne et obtint des résultats brillants¹². L'Italie

contribua également à soutenir l'effort de guerre français avec les « *troupes auxiliaires en France* », soit quelque 60 000 soldats moins aptes aux fatigues des tranchées, envoyés en janvier 1918 pour les travaux dans les arrières-lignes ¹³.

- 12 Après la défaite de Caporetto, en novembre 1917, six divisions françaises et cinq britanniques arrivèrent en Italie. Elles furent employées d'abord comme réserve générale puis entrèrent dans le conflit à la fin décembre. Au printemps 1918, une partie de ces troupes rentra en France avec le II^e corps italien précédemment cité. Seules deux divisions françaises et trois britanniques restèrent sur place. Ces dernières allaient jouer un rôle honorable dans la bataille de Piave et de Vittorio Veneto ¹⁴. Rappelons qu'avant Caporetto, Français et Britanniques avaient envoyé dans la péninsule plusieurs groupes d'artillerie, de moyen et gros calibre, pour soutenir les troupes italiennes.

Une grande admiration et de rares critiques envers l'armée française

- 13 En mai 1917, le général Armando Diaz – qui, quelques mois plus tard, le 8 novembre, allait prendre le commandement de l'armée italienne après le limogeage de Cadorna – commanda une mission italienne en visite sur le front français. Dans ses notes transparaît une vive admiration pour l'organisation, la discipline et l'efficacité des troupes françaises :

« Un esprit militaire élevé, caractérisé par un optimisme prononcé, le plus grand sérieux, une intonation rigoureusement méthodique pour chaque procédure, et ce dans tous les champs de l'activité militaire (on pourrait y voir une certaine prétention d'être encore plus minutieux que les Allemands). Les officiers que la guerre a porté jusqu'au haut commandement laissent une impression extrêmement favorable. (...) Les grands commandements sont installés, en règle générale, dans des petites localités et d'une manière assez modeste. Les conditions de l'état-major sont à peu près comme les nôtres. Les colonels et lieutenants-colonels actuels étaient capitaines au début de la campagne et les sous-officiers provenaient des postes de recrutement ad hoc. Dans l'ensemble, le personnel dans chaque état-major est nettement plus nombreux que chez nous. Les cadres en général, sont excellents, intelligents et actifs ; devenir officier, après vérification d'aptitude, s'avère obligatoire pour quiconque possède certaines qualités requises en terme de culture. Le soin apporté à la formation et le perfectionnement des officiers est remarquable. Les écoles sont nombreuses et toutes ont une direction absolument pratique et appliquée. Les troupes observées étaient en excellentes conditions, sous tous rapports. Le soldat français, plutôt négligé à Paris, présente très bien au front, la discipline est observée scrupuleusement, elle rappelle la méthode allemande. On fait beaucoup pour maintenir éveillé l'élan patriotique, par le biais de commémorations, fêtes, concerts et représentations théâtrales. » ¹⁵

- 14 On constate que ce jugement atteste, d'une part, de l'admiration des officiers italiens pour l'armée française, et d'autre part, de la capacité de désinformation des services français, qui avaient organisé la visite de Diaz sur le front de façon à lui dissimuler l'ampleur et les conséquences de l'échec de l'offensive du général Nivelle : la crise de l'armée française et les premières mutineries.
- 15 Toute la correspondance des officiers italiens en France est foisonnante de jugements élogieux sur l'armée et sur le peuple français. En novembre 1915, le colonel Breganze écrivait :

« Repensant aujourd'hui à ce que j'ai écrit durant ces 15 mois de guerre sur la France, ses conditions internes par rapport à son union, la fermeté de ses propos, le réveil merveilleux de son activité dans tous les domaines (réveil qui l'a préposée à une guerre parfaite), ses déclarations sérieuses et dignes dans les moments difficiles, j'en conclus que les dispositions d'esprit de ce pays demeurent celles que j'ai toujours soutenues, à savoir une ferme décision d'obtenir la victoire au prix des plus grands sacrifices et un effort réel de la part de beaucoup pour l'obtenir, ce au mépris de l'inévitable fatigue que l'on ressent pendant une longue lutte. »¹⁶

- 16 Les officiers, y compris les plus jeunes d'entre eux, restaient admiratifs devant les efforts que les Français consacraient au combat. Voici ce qu'écrivait en juillet 1916 un capitaine de l'aviation :

« Le personnel dirigeant de l'aviation française est jeune, donc d'un grade peu élevé au sein de la hiérarchie militaire, mais plein d'élan, actif, ardent. (...) L'armée de l'Air étant une arme jeune, la France a rajeuni ses cadres : le directeur général de l'aviation est un colonel récemment promu, le chef des services aéronautiques au GQG est encore moins ancien (...). Surtout dans les postes de commandement sur le front, l'ancienneté ne donne pas droit à des privilèges : quiconque sera plus efficace sera désigné comme chef d'unité des commandos aériens. Ainsi s'explique l'auto-révolution de l'aviation française qui, sous tout rapport, a pu convaincre, par des faits, l'état-major de se poster aux côtés des commandements pour une grande unité. Les postes les plus importants sont détenus par des majors et des capitaines. Le personnel le plus ancien occupe au contraire des postes secondaires, moins brillants, en troisième ligne, voire est renvoyé vers son corps d'origine. Sauf au ministère, la quasi-totalité du personnel dirigeant a été pilote, et un grand nombre a continué à voler. Il se dégage d'eux un courant impétueux d'énergie fraîche et festive, qui est transmise jusqu'aux derniers et plus directs acteurs de la guerre : le personnel navigant. L'impression globale que je garde du personnel navigant français suite à mon séjour à Verdun, est que, en termes de compétence technique, nos pilotes sont en moyenne supérieurs. Mais j'ai vu chez nous, aussi bien que chez eux, des atterrissages imparfaits : cela tient sans doute de la vitesse avec laquelle les pilotes sont formés. Ils ont cependant une hardiesse merveilleuse, une audace à toute épreuve et un enthousiasme extraordinaire. Leurs pertes sont équivalentes à celles de l'infanterie. Dans la dernière année de guerre, les pertes globales sur le front furent de 40 % du personnel engagé. Cette hardiesse leur vient de l'esprit très élevé des soldats français, mais aussi de la façon ferme qu'a le commandement de transmettre ses ordres et d'engager les unités aériennes et de la façon dont les pilotes sont considérés. Cette considération se manifeste par des larges distributions de récompenses et des promotions extraordinaires par le mérite de guerre. Globalement, on peut dire que la haute estime que les aviateurs ont d'eux-mêmes est la raison principale qui les pousse à réaliser des exploits téméraires. »¹⁷

- 17 Le journal du colonel Angelo Gatti, qui accompagna Cadorna à la délégation italienne auprès du commandement interallié de Versailles, historien militaire et lettré de talent, est à ce titre révélateur :

« Le courage et la sagesse militaire des deux chefs (Foch et Clemenceau) sont des qualités que partage également l'état-major de Versailles. À vrai dire, les accusations de décadence, voire d'ignorance complète de l'art de la guerre contre les commandants français, ont été très nombreuses au début des opérations, lorsque les Allemands ont gagné en quelques semaines le sud de Paris. (...) Mais le courage nécessaire à la récupération a été grand. À l'état-major de Versailles, il y a un peu de tout : des officiers de carrière et des officiers de guerre, et un grand monsieur, un diplomate, un officier des Chasseurs d'Afrique, et tous semblent faits pour la guerre et le commandement. C'est certainement l'esprit français, clair, net et simple, qui trouve les solutions et les mots pour commander ; la tradition des siècles y étant également pour quelque chose. Et surtout la nature de ce peuple, une

nature essentiellement guerrière. (...) Celui qui observe ces soldats comme je le fais ces jours-ci (et comme je l'ai fait auparavant) remarque la rapidité et la plénitude avec lesquelles le citoyen intolérant, moqueur, rebelle de la ville et de la banlieue se transforme en un soldat magnifique des tranchées : un changement miraculeux. Ce peuple reste, au fond, gaulois, discordant, imprévisible en temps de paix, très valeureux en temps de guerre ; seulement, les rois centralisateurs, destructeurs d'individus et créateurs de foules, ont agi sur lui : c'est ainsi qu'a été maintenu jusqu'à aujourd'hui un certain équilibre entre ce qui est par nature et ce qui doit être par nécessité. C'est la raison pour laquelle la France peut être la nation qui dirige les autres, pour laquelle, dans une autre guerre, les idées étrangères ayant pénétré trop profondément dans le peuple, elle a pu être faible : ce qui serait vraiment dommage. Voilà pourquoi aucune autre nation n'est aussi bien adaptée pour la guerre. Voilà pourquoi aucune autre nation que la France n'a à ce point fait la guerre au cours des quatre derniers siècles, seule ou à la tête d'autres nations. La France est également la seule nation dont les rois ont aussi souvent commandé des armées, et dont deux empereurs et un président ont été soldats. En France, la conduite de la politique et celle de la guerre ont souvent été confiées à la même personne ; et le commandement s'est exprimé avec la même plénitude et facilité, que ce soit d'une chaire ou sous forme d'ordres d'opérations. Ce changement profond, pour ainsi dire, d'énergie et d'objectifs, s'est étendu au reste du pays ; riche par l'enseignement devenu acquis, la France, à chaque guerre, poursuit avec les vivants l'œuvre des morts : il n'y a pas de solution de continuité. Chez les soldats d'aujourd'hui, l'intelligence claire des Condé, des Turenne, des Berthier, a donné les Foch, les Gallieni, les Pétain : ils commandent tous de la même façon. Et pour ce qui est des officiers, l'honneur conféré aux armées a fait en sorte que beaucoup de Français ont aimé avec passion le métier des armes ; l'esprit de caste et l'esprit religieux ont transmis ensuite l'habitude et l'art de servir et de commander de père en fils. (...) La nature et la caste ont donné naissance aux soldats de Versailles, intelligents, infatigables, très alertes et en même temps courageux et heureux, du moins en apparence, même dans l'adversité ; même si, au fond d'eux-mêmes, ils peuvent souffrir énormément. À l'heure actuelle, la France fait le pari d'accueillir, de concilier, de mélanger les étrangers, leur laissant à tous, jusqu'au moment venu, une certaine liberté de pensée et d'action, mais les aseptisant peu à peu, leur pensée et leur volonté, avec l'aide potentielle de la langue partagée par tous. »¹⁸

- 18 Il ressort de nos recherches que l'attitude première des officiers vis-à-vis de l'armée française semble toujours relever de l'admiration. Ensuite, viennent la dénonciation et le refus d'une emprise française dans le commandement de l'armée italienne, cela étant différemment exprimé. Citons un cas parmi d'autres. Le lieutenant-colonel Brancaccio, qui séjourna en France entre 1915 et 1919, avec les missions politiques et militaires précédemment énoncées, fut un observateur fiable des Français. Il écrivit dans son journal :

« Les événements historiques, essentiellement guerriers, qui ont favorisé la formation de la nationalité française ont développé en celle-ci le concept d'Empire. Le fait que des nations puissantes s'organisent dans ses frontières est donc contraire à cette idée ; d'où la politique anti-germanique et anti-italienne, qui continuera d'exister inévitablement. L'évolution des idées ne remplacera pas, en se mélangeant avec le sentiment patriotique, le concept de solidarité à celui de domination. (...) Les idées françaises concernant la politique extérieure tirent toujours vers la grandeur et d'irréductibles concessions particulières. La France "über alles" avec la discipline germanique en moins. Résultat : un phénomène d'incompréhension, identique à celui de l'Allemagne, par rapport à l'âme des autres peuples. En politique intérieure, les divisions de parti et de clientèle perdurent de manière nette, excessive, en accord avec le caractère national, contraire à tout compromis et aspirant à la clarté. Dans le domaine social, on peut relever au

contraire les grandes qualités nationales : le sens inné de la justice sociale, la solidarité, les subtiles nuances du cœur. Étrange mixture du bien et du mal, excessif sous toutes ses formes, qui donne à ce peuple une personnalité si forte et qui fait qu'on l'aime ou le déteste alternativement. »¹⁹

Une attitude ferme

- ¹⁹ Pour résumer, rappelons les principaux points forts des rapports entre le *Commando supremo* italien et le GQG français, appuyés par leurs gouvernements respectifs. La guerre de l'Entente était une guerre de coalition sans coordination politique et militaire effective. Ou plutôt, il y eut une coordination pour la guerre maritime, l'approvisionnement, le financement des dépenses énormes. Les armées ont cependant mené des guerres parallèles, et même sur le front français, il n'y eut pas de véritable commandement unique, comme celui des alliés en 1944. On peut comprendre alors que la principale préoccupation du *Commando supremo* fût la défense d'une pleine autonomie dans la gestion de la guerre italienne. Cadorna, qui refusait toute ingérence du gouvernement italien, ne pouvait certainement pas accepter l'intromission française, qui, de plus, était faite avec peu de sensibilité (l'histoire de la mission militaire française en Italie reste à écrire). Comme on l'a déjà signalé, l'armée italienne acceptait l'armée française comme étant sa référence, reproduisait ses instructions tactiques, tandis qu'une grande partie des avions et des canons italiens étaient des modèles français construits sous licence. Cadorna demandait, en outre, à ses alliés l'envoi de troupes et de canons pour ses offensives. Toutefois, la défense de l'autonomie, on peut même dire de l'orgueil national, restait prioritaire.
- ²⁰ Comme le *Commando supremo* s'opposait à la dispersion des forces sur des fronts considérés comme secondaires, tels que les Balkans ou la Libye, de la même façon, le GQG français détestait toute soustraction de forces en faveur du front italien, surtout après l'échec du débarquement à Gallipoli. Les différentes visions du conflit n'ont pas réussi à modifier ces orientations avant l'automne 1918. La situation ne s'est pas améliorée avec la constitution du commandement interallié, au point que Foch a continué à mépriser le théâtre d'opérations italien et à seulement solliciter des actions offensives italiennes. Pour le GQG, le gouvernement et les forces politiques françaises, l'armée italienne n'avait qu'une seule tâche : détourner du front franco-allemand autant de forces et de moyens que possible. La France n'attendait pas la fin de l'Empire austro-hongrois, mais seulement son redimensionnement, qui lui donnerait un rôle plus important dans la réorganisation des Balkans après-guerre. Mais tant que la guerre durait, les divergences sur l'après-guerre avaient un poids mineur.
- ²¹ En fait, il y avait deux guerres parallèles et indépendantes l'une de l'autre. La défaite de Caporetto, le 24 octobre 1917, a marqué un tournant. On a déjà parlé du rôle important des divisions franco-britanniques en Italie. En 1918, on en revint aux guerres séparées. Tous les pays et les armées étaient épuisés et il manquait des hommes pour poursuivre la guerre. Ainsi s'exprimait le lieutenant-colonel Brancaccio, précédemment cité :
- « Voilà les opinions majoritaires à en juger par la presse : la France doit survivre, et par conséquent personne d'autre ne doit donner son sang à sa place ; la France doit être encore plus forte une fois la paix retrouvée ; c'est l'armée française qui doit vaincre la guerre, c'est-à-dire son haut commandement et ses cadres, et les cadres et contingents alliés ; il est nécessaire que les alliés mettent en commun ressources et réserves ; nul besoin de ménager les besoins des alliés pour ne pas courir le

risque que ce soit eux qui ramassent les fruits de la guerre. Il se dégage clairement de cette classification à quel point la pensée française est exclusivement française, centrée sur elle-même, dans tous les détails, sans aucune perception, ne serait-ce qu'approximative, de ce qu'il existe d'autres intérêts particuliers des alliés, et des intérêts communs, vu que, en fait, on parle d'intérêts communs et d'intérêts français. »²⁰

- 22 Et en effet, pendant toute l'année 1918, les autorités politiques et militaires françaises (Foch et Pétain) continuèrent de faire appel au *Commando supremo* et au gouvernement italiens uniquement pour de nouvelles offensives. Avec une grande désinvolture, voire pire, les Français oubliaient que leurs offensives de 1918 reposaient sur le soutien de deux millions de soldats américains, tandis qu'en Italie, on recensait seulement quelques ambulances américaines ²¹ et un régiment de représentation.
- 23 Des requêtes françaises émanait aussi le soupçon récurrent d'une participation insuffisante de l'Italie dans la guerre. En effet, la France avait mobilisé neuf millions de soldats et l'Italie, dont la population recensée à l'époque, était à peine inférieure en nombre, à peine six millions. Mais les généraux connaissaient mal les problèmes concrets ; la forte émigration empêchait les calculs précis. Dans les trente années qui ont précédé 1914, près de trente millions d'Italiens sont partis travailler à l'étranger, en France, aux États-Unis surtout et en Argentine, et la moitié d'entre eux de manière définitive. En 1914, les Italiens vivant à l'étranger étaient au nombre de six millions, et seulement une minorité d'entre eux sont rentrés pour la guerre. En outre, la pauvreté, et donc l'alimentation insuffisante d'une grande partie de la population italienne, faisait que les réformés, pour cause d'insuffisance physique, étaient beaucoup plus nombreux qu'en France : presque 50 % en temps de paix, 30 % en temps de guerre, après une révision drastique des critères d'exemption. Il reste encore à étudier en détail ces données, mais il est certain qu'en 1918, quand Foch et Pétain envisageaient de nouvelles offensives italiennes, ils ne savaient pas (ou ne voulaient pas savoir) que l'armée italienne manquait d'hommes, les pertes de la bataille de juin 1918 n'ayant pas été remplacées. L'unique réserve était constituée par les jeunes de la classe 1900 (en Italie, les classes étaient indiquées par l'année de naissance), destinés cependant à la poursuite de la guerre en 1919 : Diaz avait raison d'épargner ses hommes ²².

NOTES

1. Parmi les nombreuses représentations italiennes auprès des délégations bilatérales et interalliées, on retient le Comité interallié de l'aviation, le Comité interallié des transports, le Comité interallié des inventions de guerre, la Commission interalliée radiotélégraphique, le Secrétariat permanent chargé des études et des expériences chimiques.
2. « *Commando supremo* » est le nom que Cardona voulut donner au GQG italien pour affirmer son autorité face au gouvernement et au souverain.
3. Le lieutenant-colonel Brancaccio a laissé un intéressant volume de mémoires, *En France durant la guerre*, éd. Mondadori, Milan, 1926. Nous le citons aussi car il est un excellent historien de l'armée piémontaise.

4. Lorsque la mission militaire de regroupement avec le GQG de Chantilly fit scission, le lieutenant-colonel Breganze fut remplacé par le colonel Ruspali. En 1918, lorsque le colonel Brancaccio devint attaché militaire, le commandement du centre d'information de Paris fut assuré par le lieutenant-colonel Caforio.
5. Né à Turin en 1866, Giovanni Breganze était officier d'artillerie puis d'état-major. Rentré en Italie en 1917 et promu général, il commanda honorablement une brigade sur Isonzio et une division sur Piave. Il légua d'importantes archives personnelles au musée du régiment de Milan. Un ouvrage écrit par M. Brignoli, lui fut consacré, *Le général Giovanni Breganze, « Mémoires historiques militaires 1981 », USSME (Service historique de l'armée Italienne), Rome, 1984.*
6. Cf. Rochat (Giorgio), « La Convention militaire de Paris, 2 mai 1915 », dans *Il Risorgimento* (Milan), 1961, no 3. La délégation italienne soutenait soit la nécessité d'une étroite collaboration entre armées alliées, soit l'indépendance du front italien. Peu de temps après, une Convention navale entre les différentes flottes de l'Entente, analogue à celle relative aux armées, fut signée à Londres.
7. La cession directe des armements français restait plutôt timide. En revanche, il y eut un développement remarquable de la production italienne d'armements brevetés par l'armée française.
8. Rochat (Giorgio), « La préparation de l'armée italienne au cours de l'hiver 1914-1915 », *Il Risorgimento* (Milan), 1961, no 1, qui utilise les rapports de Breganze relatifs à ses visites au front et celles presque identiques et parallèles du lieutenant-colonel Luigi Bongiovanni, attaché militaire à Berlin.
9. Breganze n'était pas informé des plans d'offensive, ni de la dislocation de la force française et des pertes des unités françaises. Cf. Rochat (Giorgio), *Verdun et la Mission militaire italienne, colloque de Verdun en 2006, Verdun sous le regard du monde*, F. Cochet (dir.), Paris, 14-18 éditions, 2006.
10. Il faut considérer que les rapports entre les commandements italiens et britanniques furent, dans tous les domaines, inférieurs à ceux établis entre Italiens et Français, en partie à cause des différences de mentalité et de culture. En outre, le français était beaucoup plus employé en Italie que l'anglais.
11. Heyriès (Hubert). *Les Garibaldiens de 14. Splendeurs et misères des Chemises Rouges en France de la Grande Guerre à la Seconde Guerre mondiale*, Nice, éditions Serre, 2005.
12. Une synthèse de Giorgio Rochat, *Les Italiens dans la deuxième bataille de la Marne, colloque de Verdun, 2004, Les batailles de la Marne*, F. Cochet (dir.), Paris, 14-18 éditions, 2004. Parmi les troupes italiennes en France, on dénombra 5 000 morts, 7 500 blessés et gazés, 3 500 disparus et prisonniers.
13. Événement oublié qu'Hubert Heyriès a mis en lumière.
14. Le général Foch, en Italie de fin octobre à fin novembre, soutint que ce furent les divisions anglo-françaises qui sauvèrent l'armée italienne du désastre, forgeant ainsi une légende durable. Du côté des Italiens, on se rappelle plutôt que lesdites divisions ne jouèrent aucun rôle dans les batailles italiennes désespérées (de novembre à décembre), batailles qui mirent fin à l'offensive austro-hongroise. Ce fait est indiscutable. La présence de ces divisions, en tant que réserve générale, permit plutôt aux commandements italiens d'envoyer au front tous les bataillons disponibles. En 1918, les deux divisions françaises présentes en Italie jouèrent un rôle honorable et déplorèrent 500 morts et 2 300 blessés.
15. Document no 15 652 du 27 mai 1917, Résumé des relations entre officiers envoyés visiter le front allié en France, USSME, Source « Commando supremo ». Offices divers.
16. Document no 482, 10 novembre 1915, Attaché militaire à Paris : Examen de la situation d'aujourd'hui (...), USSME, Source G-29 « Attachés militaires ». Capitaine Beltramo, Rapport de

reconnaissance des unités aériennes françaises, 10 juillet 1916, mission militaire en France, section aviation, archives USSME, Source E-11, « Les diverses missions militaires des alliés (...) ».

17. Capitaine Beltramo, Rapport de reconnaissance des unités aériennes françaises, 10 juillet 1916. Mission militaire en France, section aviation, USSME.

18. Gatti (Angelo), Un italien à Versailles, décembre 1917-février 1918, Milan, éditions Ceschina, 1958, p. 123-126. Gatti était l'homme de confiance de Cadorna, qui le voulait à ses côtés pour écrire l'histoire de sa guerre.

19. Brancaccio (N.), op.cit., p. 36.

20. Brancaccio (N.), op.cit., p. 41.

21. Dans lesquelles servaient comme jeunes volontaires, à l'avenir prometteur, John Dos Passos et Ernest Hemingway. Ce dernier en fit un grand roman « L'adieu aux armes », que les troupes utilisèrent comme document de référence sur la guerre italienne.

22. Pour les problèmes cités et une vision d'ensemble de la guerre italienne, cf. : Isnenghi (Mario) et Rochat (Giorgio), La Grande Guerre 1914-1918, Milan, La Nuova Italia, 2000 (ou Milan, Sansoni, 2004).

RÉSUMÉS

Suite à son intervention dans la guerre, le 24 mai 1915, l'armée italienne crée une série complexe de services de liaison et d'information en France, présentés ici pour la première fois dans leur ensemble avec exhaustivité. Les archives consultées attestent combien le haut commandement italien fut partie prenante dans la guerre française. S'appuyant sur les témoignages des officiers italiens en France, il illustre aussi comment la grande admiration dont fait preuve l'armée italienne pour l'armée française s'accompagne d'un sentiment de perte d'autonomie sur le front italien.

Relations between the French and Italian armies during the First World War. After Italy joined the Great War on 24 May 1915, the Italian army established a complex set of liaison and intelligence organizations and links in France, which this article presents in a comprehensive way for the first time. The archives underpinning the article demonstrate how far the Italian high command was involved in the French conduct of the war. Resting on the witness accounts left by the Italian officers who had served in France it illustrates, furthermore, how the great admiration shown by the Italian army towards its French counterpart was matched by a conviction that the independence of the Italian front had been destroyed.

INDEX

Mots-clés : Italie, Première Guerre mondiale

AUTEURS

FILIPPO CAPPELLANO

Né en 1963, le lieutenant-colonel Filippo Cappellano a servi dans une unité blindée avant de rejoindre le service historique de l'armée italienne. Titulaire d'une maîtrise, il a collaboré à différentes revues spécialisées. Il est aussi l'auteur de plusieurs ouvrages sur l'histoire de l'armée italienne pendant les deux guerres mondiales.